

# « Eloge du simple » :



## ■ Un mal très profond

Depuis des millénaires, toutes les grandes traditions spirituelles transmettent un savoir et une pratique autour de la richesse de la pauvreté. A l'inverse de la misère qui blesse et détruit l'humain, l'authentique pauvreté est une condition de dépouillement salutaire<sup>1</sup>. Il semble que notre Occident, tout pétri qu'il est de christianisme, n'a pas su garder ce cap d'une « pauvreté en esprit » que les Evangiles prônent pourtant. Nous nous sommes jetés dans une course folle à l'accumulation et à la croissance.

Par conséquent, on entend de plus en plus souvent parler, actuellement, de la pauvreté de la richesse. La

## “ Notre richesse extérieure engendre une misère intérieure insidieuse ”

littérature psychologique et économique regorge de parutions concernant les ravages de l'opulence<sup>2</sup>. C'est que notre richesse extérieure commence à nous poser problème. Elle engendre une misère intérieure insidieuse, pas toujours immédiatement visible sous les oripeaux du « succès » et de la « réussite ».

Le marché s'en porte fort bien. Source de publications et même de nouvelles marchandises, le besoin paradoxal de mieux vivre notre opulence nous pousse à consommer davantage encore : demeures suréquipées, design *basic*, personnel de maison, cures thermales, luxueux voyages d'évasion, livres et DVD de *self-help*, alcools raffinés, médicaments contre le stress et la dépression, thérapies pour faire face au sentiment d'absurdité, etc.<sup>3</sup> Le « simple », l'« essentiel », le « zen » sont de puissants arguments de marketing. Une nouvelle automobile peut devenir, aux

dières des publicitaires, un « signe extérieur de richesse intérieure ». Les prix des produits dépouillés, du mobilier épuré, des vêtements de lin écrudé sortent de terre pour satisfaire notre nostalgie d'une vie moins encombrée.

La misère intérieure des riches les pousse, en effet, souvent à dépenser sans compter. Elle s'avère donc source d'innovation et de croissance. Car tel est bien l'inépuisable génie du capitalisme. Il transforme en marchandises même notre sentiment de posséder trop de marchandises. Il suffit, pour effectuer ce tour de passe-passe, de persuader l'acheteur que le produit à acquérir lui donnera l'impression d'être désencombré, d'avoir simplifié sa vie. L'une des frontières du marketing semble donc être aujourd'hui, dans nos sociétés opulentes, la marchandisation de

<sup>1</sup> Majid Rahnema, *Quand la misère chasse la pauvreté*, Actes Sud/ Fayard, 2002.

<sup>2</sup> Richard Douthwaite, *The Growth Illusion : How Economic Growth Has Enriched the Few, Impoverished the Many and Endangered the Planet*, Green Books, 1999; Serge Latouche, *Le pari de la décroissance*, Fayard, 2006.

<sup>3</sup> Robert Frank, Richistan : *A Journey Through the 21<sup>st</sup> Century Wealth Boom and the Lives of the New Rich*, Random House, 2007.

# en quête de l'autre richesse

Christian Arnsperger



l'anti-marchandise. Ce n'est une plaisanterie qu'en apparence. En réalité, nous persuader qu'en accumulant des richesses nous luttons contre la richesse peut rapporter gros, tout en nous enfonçant presque irrémédiablement dans une misère que nous sommes désormais presque incapables de décoder et de comprendre.

Il ne suffit malheureusement pas d'opiner du chef en lisant ces lignes (ou en les écrivant !...); le mal est nettement plus profond qu'il n'y paraît. Cherchons à savoir pourquoi. Peut-être cela nous permettra-t-il, alors, d'entrevoir un remède sans nous leurrer sur les difficultés qui nous attendent.

## ■ Confusions sur la « simplicité »

J'ai fait allusion aux deux grands thèmes qui traversent notre époque, celui de la richesse de la pauvreté et celui de la pauvreté de la richesse. Miroir l'un de l'autre, ils représentent les deux faces d'une même pièce : incapables de saisir en quoi

l'authentique pauvreté peut nous enrichir, nous devenons, génération après génération, de « pauvres riches »...

Mais pourquoi critiquer cette focalisation sur la richesse ? Après tout, le désir de s'arracher à la misère n'est-il pas universel ? C'est vrai. Il ne faut jamais confondre misère et pauvreté. La misère est un dépouillement subi et cruel; la pauvreté, dans le sens où l'entendent les traditions spirituelles, est un dépouillement choisi et serein. De façon analogue, on peut dire que l'opulence est « subie », alors que la richesse est choisie. Nous devrions donc plutôt parler, à notre sujet (même si, et c'est révélateur, l'expression semble nettement plus brutale), de « misérables opulents ». En effet, il faut bien reconnaître que peu d'entre nous poursuivent l'opulence comme un but conscient, et que c'est cela qui fait notre misère. Si nous poursuivions consciemment la richesse, nous pourrions nous rendre compte que nos possessions extérieures, qui nous rendent opulents, ne sont que des « vecteurs » de notre quête de la richesse. C'est parce que l'Occident dans lequel nous sommes tombés à la naissance confond depuis des siècles richesse et opulence que nous avons fini par nous persuader que l'opulence suffit. Au contraire, elle risque bien d'empêcher aujourd'hui l'avènement de la vraie richesse.

Quelle est-elle ? En un mot : entre la richesse de la pauvreté et la pauvreté de la richesse, il y a la « richesse de la richesse ». Qu'est-ce qui fait que la richesse rend riche ? Réponse : la simplicité. Une vie riche est une vie simple, simplifiée, dépouillée du superflu.

Le paradoxe est que, dans notre vocabulaire courant, « se simplifier la vie » signifie avant tout que l'on remplit sa maison d'appareils en tout

genre, censés libérer notre temps. Par rapport à l'environnement de la ménagère du début du XX<sup>ème</sup> siècle, le foyer opulent d'aujourd'hui consiste en une accumulation effarante de mécanismes destinés à rendre le labeur domestique obsolète. Quoi de plus louable ? Pourtant, l'asphyxie nous guette : outre que (j'y reviendrai) ces mécanismes sont voraces en énergie, elles ont surtout permis l'essor d'une véritable industrie du loisir qui fait rimer temps libre avec consommation. Et qui dit consommation dit, de nos jours, complexité et encombrement.

Selon une logique fort bien mise en évidence dans les années 1970 par Ivan Illich avec son idée du « détour contre-productif », l'avènement de la vie « simplifiée » a surtout permis une effroyable complication<sup>4</sup>. La société de l'opulence est avant tout une société de la fausse simplification. Voulant nous enrichir grâce aux progrès de la mécanisation et des transports rapides, nous avons perdu le cap d'une sereine pauvreté pour nous retrouver dans une misère opulente. L'authentique simplicité de la richesse – je devrais même dire : l'authentique richesse qu'est la simplicité – s'est perdue en chemin. L'opulence, aussi luxueuse, dépouillée et zen soit-elle (ce qui signifie surtout qu'elle coûte cher), va à l'encontre de la simplicité.

Le mot « simple » est traitre. Il semble facile, accessible. Interrogez un moine – un « simple » (*monos*) selon l'étymologie grecque – et vous verrez qu'il n'en est rien. Être simple, devenir simple, est au départ

<sup>4</sup> Ivan Illich, *Energie et équité*, Seuil, 1973.



© S - Fotolia.com

un travail ardu, mais exaltant qui concentre sur lui toutes les difficultés d'un cheminement spirituel<sup>5</sup>. Dès lors, devenir simple ne saurait se confondre avec le fait de consommer des marchandises au *look* simple, dépouillé, zen. Devenir simple signifie devenir pauvre, car la pauvreté authentique, seule porteuse de vraie simplicité, est la richesse de la richesse. Ceux d'entre les lecteurs qui sont familiers avec le zen verront peut-être ici une sorte de « *koan* » économique. En effet. Pour devenir riche, il faut devenir simple; et pour devenir simple, il faut devenir pauvre; donc, être authentiquement riche c'est être authentiquement pauvre. Ce n'est pas être dans la misère, mais ce n'est pas non plus être dans l'opulence.

Voyons bien l'enjeu : être vraiment riche, c'est être simple. Par conséquent, le vrai obstacle à la richesse, c'est l'opulence. Cruelle contradiction à l'égard de quatre siècles de croissance capitaliste, qui nous ont persuadés exactement de l'inverse. S'enrichir, dans notre mentalité occidentale, c'est croître vers l'opulence matérielle et immatérielle; c'est produire et posséder toujours davantage et enregistrer cette croissance dans les statistiques de notre Produit Intérieur Brut (PIB).

En raisonnant de la sorte, nous nous éloignons structurellement de l'Autre Richesse, celle de la simplicité heureuse ou de la sereine pauvreté. Essayons de comprendre, à présent, pourquoi nous en sommes là.

### ■ *Obsession de l'opulence, angoisse de la misère*

Il faut, en effet, éviter de s'auto-flageller. L'opulence contemporaine en Occident reste, après tout, l'horizon vers lequel s'orientent à peu près toutes les sociétés aujourd'hui, au Nord comme au Sud. « Se développer » signifie, dans la bouche des décideurs des pays du tiers-monde, s'intégrer dans la dynamique de croissance initiée il y a plusieurs siècles par les nations capitalistes d'Europe du nord et de l'ouest<sup>6</sup>. Participer à cette dynamique collective d'accroissement de l'opulence semble être devenu, de nos jours, le but de la vie. Faut-il s'en offusquer ?

En tant que citoyen européen, installé depuis deux décennies dans l'un des pays les plus opulents de la planète, j'aurais beau jeu de me moquer de l'« obsession de croissance » des économistes actuels. En fait, cette obsession nous habite tous depuis des siècles, pour ne pas dire depuis des millénaires. La confusion entre opulence et richesse fait partie de notre câblage neuronal depuis l'émergence de la conscience humaine.

Avouons que nous avons bien du mal, même en ces temps de « récession » annoncée, à imaginer dans quel état d'angoisse devaient vivre les êtres humains d'il y a deux, trois ou quatre mille ans. Même si la misère primitive a pu être fortement exagérée<sup>7</sup>, il n'en reste pas moins vrai que l'atmosphère dans laquelle la Révolution industrielle et le capitalisme ont vu le jour était pétrie d'angoisse existentielle. Comme l'a si bien montré l'historien italien Piero Camporesi, nos ancêtres ont vécu dans la hantise constante de la faim et de la sous-production, dans la hantise du manque qui rend l'être humain bestial et répugnant pour lui-même et qui transforme le monde quotidien en un permanent et angoissant théâtre métaphysique<sup>8</sup>.

Qui peut en vouloir aux esprits altruistes de cette époque (qui s'étend au moins du Moyen Âge jusqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle) de chercher à tout prix à sortir de ce monde-là ? Remplacer la résignation religieuse et philosophique par une réflexion systématique sur la croissance économique relevait, à cette époque, de la radicalité la plus forte. Radicalité d'ailleurs suffisamment condamnée par les religions établies qui, souvent par intérêt, voyaient dans les économistes des Prométhées modernes venus voler le feu sacré pour l'offrir à leurs frères humains...

Admettons donc avec humilité que passer aujourd'hui de l'obsession de croissance à l'objection de croissance relève d'un tournant majeur dans notre conscience. Au niveau de l'évolution, l'obsession de croissance nous a, semble-t-il, fort bien servis. Certes, la grande réussite de l'Occident s'est soldée par un fracassant échec au niveau planétaire : l'opulence sans

<sup>5</sup> Raimon Panikkar, *Eloge du simple : Le moine comme archétype universel*, Albin Michel, 1995.

<sup>6</sup> William Easterly, *Les pays pauvres sont-ils condamnés à le rester ?*, Éditions d'Organisation, 2006.

<sup>7</sup> Comme l'a brillamment montré Christian Marouby dans son livre *L'économie de la nature : Essai sur Adam Smith et l'anthropologie de la croissance*, Éditions du Seuil, 2004.

<sup>8</sup> Piero Camporesi, *Le pain sauvage : L'imaginaire de la faim de la Renaissance au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, Le Chemin Vert, 1981.

précédent qui est la nôtre dans la toute petite aire géographique que nous habitons n'a d'équivalent que la misère de plus en plus profonde dans laquelle continue de vivre l'immense majorité du genre humain. Il est interdit, aujourd'hui, de dire que la croissance capitaliste a enrichi le monde; ce serait un mensonge idéologique abject. Elle a rendu opulente une petite fraction de l'humanité. Rien de moins, certes, mais rien de plus.

Comment expliquer la situation de « déséquilibre d'opulence » dans laquelle nous nous trouvons ? Obsédé par l'angoisse de la misère, et favorisé par toute une série de conditions climatiques et géographiques<sup>9</sup>, l'homme d'Occident a « réussi » cette prouesse remarquable : arracher structurellement à la misère des millions d'êtres humains en mettant en place une double logique de production industrielle et de commerce marchand, promue par des Etats dévoués à la cause du « pouvoir d'achat ». Réussite paradoxale, puisque c'est précisément en nous faisant confondre richesse et opulence, donc en nous faisant confondre pauvreté et misère, que le capitalisme a réussi à nous embrigader dans la grande aventure de l'industrialisation et de la mondialisation.

Où est restée, en cours de route, la richesse de la simplicité ? Elle s'est purement et simplement perdue, car il faut bien reconnaître que l'industrialisation a été le lieu même de la complexité. Plus encore, ce n'est que dans notre civilisation industrielle, obsédée par la production d'opulence à grande échelle, que les notions même de « système » et de « complexité » ont pu voir le jour. Croyant produire à grande échelle de la richesse alors que nous ne faisons que produire de l'opulence, nous avons construit une civilisation de la complexité. Et pourquoi avons-nous tant voulu produire cette opulence ? Parce que, comme tous les humains avant nous, nous sommes obsédés par l'angoisse de la misère, c'est-à-dire par l'angoisse de la mort. C'est l'angoisse de la fragilité, de la souffrance et de la mort qui nous a propulsés, collectivement, dans la grande aventure capitaliste<sup>10</sup>.

C'est l'angoisse de la misère, profondément ancrée dans nos cerveaux, qui nous a (par des hasards historiques divers) poussés à nous focaliser sur l'opulence, sans nous rendre compte que celle-ci ne pourrait jamais nous donner accès à la simplicité – c'est-à-dire à l'authentique richesse qui est une authentique pauvreté – à laquelle nous aspirons tout aussi profondément. C'est donc un tiraillement

“ L'opulence sans précédent qui est la nôtre dans la toute petite aire géographique que nous habitons n'a d'équivalent que la misère de plus en plus profonde dans laquelle continue de vivre l'immense majorité du genre humain ”



intérieur, entre angoisse de la misère d'un côté et désir d'authentique pauvreté de l'autre, qui explique notre situation contemporaine.

Comment trouver le chemin qui nous fera sortir de cette confusion ?

### ■ Vers l'autre richesse

L'objectif est simple ... donc difficile. En un mot : il nous faut aujourd'hui une « évolution consciente »<sup>11</sup> vers une

<sup>9</sup> Jared Diamond, *De l'inégalité parmi les sociétés : Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Gallimard, 2000.

<sup>10</sup> Christian Arnsperger, *Critique de l'existence capitaliste : Pour une éthique existentielle de l'économie*, Éditions du Cerf, 2005.

<sup>11</sup> Barbara Marx Hubbard, *Conscious Evolution : Awakening Our Social Potential*, New World Library, 1998.

nouvelle appréhension de ce que veut dire « être riche », et cette évolution consciente consiste à sortir de notre angoisse ancestrale de la misère pour découvrir enfin notre attirance tout aussi ancestrale pour la simplicité, c'est-à-dire pour la pauvreté.

nous continuons à appliquer des recettes et une vision qui ont fait leur temps et sont devenues proprement contre-productives. Notre opulence nous appauvrit.

Par ailleurs, depuis les années 2000,

placés pour s'y atteler, car ils croiront encore longtemps qu'ils ont tout à y perdre. Ils se trompent, bien entendu. Des pionniers existent déjà, quasiment sous nos yeux. Depuis des décennies, des individus et des groupes « marginaux » essaient de vivre autrement. Bien ancrés dans une opulence qu'ils n'ont pas choisie et dont ils perçoivent les limites, ils combinent, dans leurs actes quotidiens, la simplicité volontaire et la solidarité envers ceux qui sont dans la misère<sup>15</sup>. Aspirant à affirmer l'authentique simplicité comme une richesse, essayant de limiter les dégâts de l'opulence en choisissant une sereine pauvreté, ces pionniers agissent en véritables militants existentiels pour nous montrer, à nous les « pauvres riches » qui nous épuisons dans la course à la croissance, qu'une autre existence est possible<sup>16</sup>.

## Depuis les années 1950, le PIB de nos nations riches a continué de croître, mais notre bonheur de vivre et notre sentiment de plénitude existentielle stagne, voire décroît

Car il faut vraiment parler ici d'attirance. Comme le montre justement notre obsession historique de l'opulence, nous sommes littéralement aimantés, « aspirés » par l'idéal de simplicité. La simplicité authentique fait partie de notre câblage neuronal tout comme l'angoisse de la mort. Jusqu'à présent, notre culture a voulu conquérir la planète en privilégiant l'appropriation et la croissance, comme si, pour atteindre enfin cette limpide simplicité d'existence qui nous attire tant, nous devions d'abord éliminer la fragilité, la souffrance et la mort en nous accaparant toutes les ressources du monde. Cette idée-là de la « richesse » nous a fourvoyés profondément.

Depuis les années 1950, le PIB de nos nations riches a continué de croître, mais notre bonheur de vivre et notre sentiment de plénitude existentielle stagne, voire décroît<sup>12</sup>. Confondre richesse et opulence nous a servi jusqu'il y a un demi-siècle; depuis,

notre approvisionnement mondial en énergies fossiles (charbon, gaz et pétrole) a atteint un pic. La circulation globale des marchandises et la course à la productivité tous azimuts – y compris et surtout dans l'agriculture – ne seront plus tenables bien longtemps. Les énergies renouvelables (éolien, biomasse et solaire) ne pourront jamais se substituer de façon efficace aux actuelles énergies non renouvelables<sup>13</sup>. La dynamique de croissance inaugurée il y a quatre siècles sur fond d'angoisse de la mort ne pourra donc plus se poursuivre. Notre opulence est une illusion passagère.

Enfin, d'ici un siècle, le réchauffement des températures aura un effet cataclysmique, et un coût majeur en termes d'opulence, si nous ne repensons pas notre modèle de développement<sup>14</sup>. La généralisation à l'ensemble de la planète du modèle de croissance que l'Occident a inauguré il y a quatre siècles est totalement intenable. Notre opulence est un danger pour toute l'humanité.

Il n'y a pas de chemin facile pour sortir de notre erreur. Il faut d'abord reconnaître que, tout opulents que nous sommes, nous nous sommes trompés de route. Il faut ensuite retrouver la simplicité sous l'opulence, dégager l'authentique pauvreté de tout ce qui nous la fait confondre avec la misère. C'est un travail immense. Les plus riches d'entre nous sont, peut-être, les moins bien

Je ne suis pas un promoteur du protectionnisme à tout crin. Je ne m'oppose pas à la mondialisation pour des raisons idéologiques. Simplement, la plus grande parcellisation des communautés de vie sera une conséquence inévitable de la fin de l'Âge du Pétrole. Il faudra bien retrouver et revitaliser des réseaux d'échange et d'entraide plus locaux, réservant les ressources raréfiées en énergies fossiles aux flux d'échange réellement nécessaires, selon un principe de subsidiarité très strictement appliqué. Deux dynamiques doivent se mettre en place d'urgence si l'humanité veut entrer dans une nouvelle ère où la richesse aura enfin chassé l'opulence. D'une part, les nations les plus voraces, dont nous faisons manifestement partie, n'auront pas d'autre choix que de se contraindre à des stratégies de réduction drastique de la consommation d'énergie et d'alimentation par tête d'habitant, ainsi que du nombre de têtes d'habitants. Sans cela, la raréfaction des moyens de faire circuler les denrées et les matières premières sur la planète nous amènera à des impasses géopolitiques majeures. D'autre part, toutes les nations devront dans un avenir proche encourager la construction de communautés locales résilientes, destinées à re-localiser et re-communautariser à des échelles

<sup>12</sup> Isabelle Cassiers et Catherine Delain, « La croissance ne fait pas le bonheur : les économistes le savent-ils ? », Regards Économiques, n° 38, mars 2006.

<sup>13</sup> Richard Heinberg, *Pétrole : La fête est finie*, Demi-Lune, 2008.

<sup>14</sup> Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé : Quand l'impossible est certain*, Éditions du Seuil, 2002.

<sup>15</sup> Emeline De Bouver, *Moins de biens, plus de liens : La simplicité volontaire, nouvel engagement social*, Couleur Livres, 2008.

<sup>16</sup> Christian Arnsperger, *Éthique de l'existence post-capitaliste : Pour un militantisme existentiel*, Éditions du Cerf, 2009.

<sup>17</sup> Thierry Verhelst, *Des racines pour l'avenir : Cultures et spiritualités dans un monde en feu*, L'Harmattan, 2008.

“ Sans spiritualité (à ne pas confondre avec la religion), la profonde mutation des consciences qui est requise aujourd’hui ne sera pas au rendez-vous ”



© sybohec - Fotolia.com

infranationales les activités de production et d’échange économique.

Autolimitation de la consommation et relocalisation de la production sont les deux seules voies qui nous restent ouvertes, dans l’ère post-pétrolière, pour consentir enfin à une pauvreté authentique et libératrice, c’est-à-dire pour créer une véritable richesse dans un monde désormais trop opulent.

L’enjeu de l’autre richesse – plus locale, plus modeste, plus solidaire – est, en fin de compte, spirituel. N’ayons plus peur de ce mot. Sans spiritualité (à ne pas confondre avec la religion), la profonde mutation des consciences qui est requise aujourd’hui ne sera pas au rendez-vous. La confusion entre richesse et

opulence, entre pauvreté et misère, entre simplicité et facilité, ne pourra être levée que si l’être humain apprend enfin à ne plus se précipiter sur les biens matériels – et, plus généralement, sur les possessions – pour donner sens à son existence.

A ce titre, certaines civilisations anciennes et certaines cultures « primitives » d’aujourd’hui ont beaucoup à nous apprendre <sup>17</sup>. Il est grand temps !

Pb



*Christian Arnsperger, Docteur en économie, est Maître de recherches au FNRS. Il travaille à la Chaire Hoover d’éthique économique et sociale de l’Université catholique de Louvain.*

*Ses recherches portent depuis de nombreuses années sur les liens entre économie, philosophie et spiritualité. Il se définit comme un « existentialiste optimiste » qui pense que l’économie ne devrait pas occuper dans nos existences la place que nous lui donnons actuellement. Son travail de chercheur, d’enseignant et de conférencier consiste à proposer des ouvertures vers une nouvelle façon de concevoir l’économie, une sorte d’« économie des profondeurs ».*

*Il a publié en 2005, aux Editions du Cerf à Paris, Critique de l’existence capitaliste: Pour une éthique existentielle de l’économie, et s’apprête à publier en 2009, chez le même éditeur, Éthique de l’existence post-capitaliste : Pour un militantisme existentiel. Il n’est pas toujours à la hauteur de ses dires et succombe encore fréquemment aux sirènes de la mobilité et de la consommation, notamment en achetant régulièrement trop de livres qu’il fait venir par avion d’Angleterre...*